

Tisser et fouler la ratine,  
 Marteler l'acier et le fer  
 Et puis, quand l'œuvre est terminée,  
 Quand elle a gagné sa journée,  
 Le Rhône l'entraîne à la mer.

Quant au dernier morceau, il ne suffit plus seulement de lire, pas même d'admirer : *intelligite et erudimini!* Ce n'est pas sans trembler, toutefois, que je l'insère dans un journal de Lyon, de cette ville qui semble avoir pris pour devise : *Tout pour soi et tout pour soi*. Risquons-le, cependant. S'il a contre lui notre Chambre de commerce, sans doute le clan des maris, si intéressé au succès, saura bien créer en sa faveur une utile diversion :

Hier, je vous ai vue en robe de velours,  
 Céline ; c'est trop tôt ! les frivoles amours  
 Luttineront longtemps votre gentil corsage  
 Et les effaroucher, à mon sens, est peu sage.  
 Dorsotez bien plutôt ces sylphes inconstants,  
 Ces joyeux compagnons de notre gai printemps,  
 Acolytes zélés de la belle jeunesse,  
 Et qui désertent quand viendra la vieillesse !

Qui donc vous a poussée à flétrir sciemment  
 Votre fleur juvénile en son plus frais moment,  
 A tailler votre robe en plein drap mortuaire,  
 A vous ceindre le flanc d'un lugubre suaire ?

. . . . .

Aussi, comme on dansait à cette époque heureuse,  
 Sans souci d'enrayer l'élan de sa danseuse,  
 D'empêtrer dans sa queue un imprudent talon  
 Et de la clouer vive au parquet du salon !

Je ne suis pas le seul à déplorer la perte  
 Du mouvement facile et de l'aisance alerte ;  
 Notre vœu, sur ce chef, sera longtemps déçu !  
 Le vent est au cocasse, au bizarre, au cossu,  
 On brûle d'éblouir, de primer, de paraître,  
 Et, depuis ce matin, la traîne a crû d'un mètre.

Je permets d'endosser la robe de velours